

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE

Six Mois 4 fr.
Un An 8 fr.

DÉPARTEMENTS

Six Mois 5 fr.
Un An 10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — *Iphigénie en Tauride* (suite et fin) : II. Le Drame et la Partition, H. Mirande. — La Revue du Casino, S. — Collot d'Herbois directeur du Grand-Théâtre, H. Rojeas. — Les Grands Concerts, Marcel Guy. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Célestins. — Concerts et spectacles — Echos et Nouvelles. — Correspondance.

ILLUSTRATIONS. — M. Félix Bauer, président de la Société lyonnaise des Beaux-Arts. — Henriette Léawington. — La Place des Jacobins.



Iphigénie

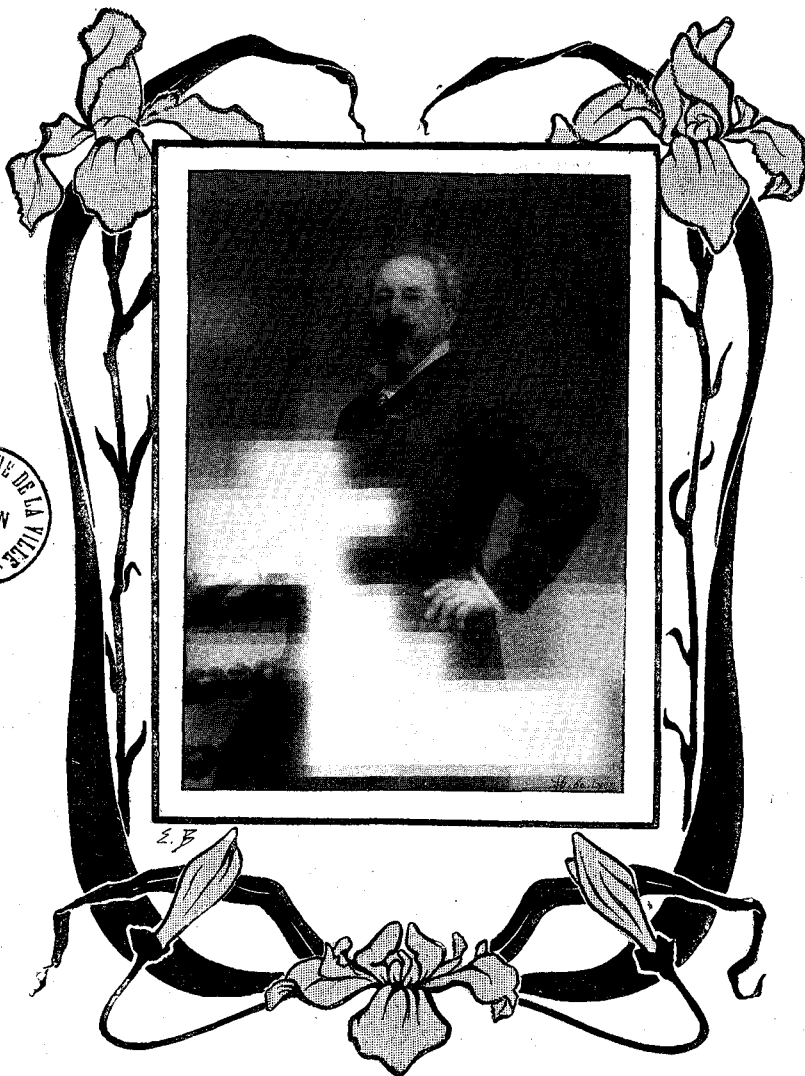
en Tauride

(Suite et fin)

Le Drame et la Partition

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, comme tous les drames lyriques de Gluck (*Armide* excepté), traduit avec un rare bonheur le sentiment de l'art antique. Ce drame sombre que n'éclaircit aucun amour, est dominé par l'inexorable fatalité qui, dans les idées de la tragédie grecque, préside aux destinées humaines. L'amitié, l'amour fraternel et le remords sur lesquels repose la psychologie du drame sont étudiés, à la manière antique, avec puissance, mais sans raffinements minutieux. En outre la passion ne se laisse point entraîner à des manifestations désordonnées et le personnage conserve dans sa physionomie musicale, comme dans ses attitudes plastiques, quelque chose de cette sérénité de lignes propres aux conceptions de la statuaire grecque. Le coloris, harmonique ou instrumental, ne se décompose pas en vibrations multiples et affinées, mais s'étale en larges couches planes, d'un sentiment décoratif qui donne l'impression des fresques de Pompéi, ou des modernes évocations de l'art antique par Puvis de Chavannes.

La fable d'*Iphigénie en Tauride* est tirée du cycle des Atrides



M. Félix BAUER

Président de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts.

qui défraye la plupart des drames antiques et nombre de tragédies classiques du XVII^e au XVIII^e siècles. Aussi beaucoup d'indications sommairement fournies par le librettiste, qui savait tous les détails de la légende connus de ses spectateurs, demandent-elles à être mises en pleine lumière, aujourd'hui que les études mythologiques sont tombées en désuétude.

L'œuvre débute par un court prélude qui fait corps avec le drame : Gluck attachait une importance capitale à ses ouvertures. Il ne les construisait pas avec des thèmes empruntés à la partition, mais les concevait d'un seul jet, sur des motifs typiques, susceptibles de résumer le caractère général du drame. L'ouverture d'*Iphigénie* est plutôt une introduction en deux parties : d'abord un andante calme et souriant qui peint la tranquillité de la mer près de ces rivages de l'Hellade où des frontons de temple en marbre blanc se mirent dans les eaux bleues : sous la mélodie des violons et des flûtes, de longues et douces tenues de trompettes se prolongent avec des miroitements ensoleillés ; bientôt l'orchestre s'anime et le rideau se lève sur une tempête. La scène représente le portique d'un temple de Diane sur les bords désolés de la Cherson-

nèse Taurique ; les prêtresses de la déesse, aux ordres d'un roi Scythe, nommé Thoas, doivent sacrifier sur son autel les étrangers que l'ouragan jette sur ces côtes inhospitalières. Iphigénie et les prêtresses font retentir le bois sacré qui entoure le temple de clameurs éperdues auxquelles répond le tumulte de la tempête. Le calme renaît cependant ; les gammes déchainées des petites flûtes et des cordes se perdent dans les régions graves de l'orchestre, et les longues tenues de trompettes, succédant aux appels stridents, s'étendent de nouveau en nappes larges et claires. La grande prêtresse est Iphigénie, la fille d'Agamemnon qu'un ordre des dieux fit jadis sacrifier sur l'autel de Diane, pour obtenir aux Grecs les vents

favorables qui les devaient conduire à Troie ; mais Diane a soustrait Iphigénie aux rigueurs des oracles, et l'a transportée, à l'insu des Grecs, sur les rives de la Tauride. La prêtresse ne remplit qu'à regret l'office sanglant que lui impose Thoas ; elle rêve de sa patrie absente, de son père Agamemnon, de sa famille, dont elle ignore les destinées, de son frère Oreste, enfant encore lorsqu'elle a été arrachée à la Grèce... Elle fait part aux prêtresses d'un songe angoissant qui a troublé son sommeil ; dans les ruines du palais d'Argos, consumé par la foudre, elle retrouvait Agamemnon assassiné par sa mère Clytemnestre, et bientôt un mystérieux ascendant la forçait elle-même à frapper Oreste, ce frère qu'elle chérissait sans le connaître... Les prêtresses consternées traduisent leur effroi en deux strophes douloureuses, aux harmonies voilées et tragiques. Iphigénie, atterrée par les menaces de son rêve, y croit voir l'annonce de la mort d'Oreste et, dans une ardente supplication, demande à Diane de protéger son frère.

Les prêtresses s'interrompent à la vue de leur roi Thoas, qui vient, pensif et sombre, implorer le secours de Diane : il veut redoubler de cruauté à l'égard des étrangers qui pourront échouer sur les bords de la Tauride, car, lui aussi, a, dans un songe, entendu des voix vengeresses lui prédire sa mort prochaine : alors, dans un air grandiose et saisissant sur un rythme obsédant et lugubre il raconte ses terreurs et ses inquiétudes.

Soudain les Scythes envahissent la scène avec des cris d'allégresse farouche : les cymbales et le tambour scandent lourdement un dessin strident et bizarre dont les violons et la petite flûte accompagnent tout le chœur ; les Scythes sont en joie, car la dernière tempête a jeté à la côte deux jeunes Grecs. Le messager qui en apporte la nouvelle ajoute que l'un des deux captifs paraît en proie au désespoir et semble rechercher la mort, et les Scythes remercient les dieux dans un chœur au rythme féroce et manifestent leur reconnaissance par des danses guerrières. Ce n'est point ici un ballet oiseux et frivole, mais une danse mimique d'un caractère dramatique rythmée brutalement par les cymbales et les instruments à percussion. Cependant Thoas congédie les prêtresses qui rentrent dans le temple et interroge les captifs : mais ceux-ci se renferment dans un silence méprisant et l'acte s'achève sur une reprise du chœur d'actions de grâce des Scythes.

Au deuxième acte, le rideau se lève sur un souterrain du temple de Diane qui sert de cachot aux deux captifs. Ceux-ci ne sont autres qu'Oreste et son ami Pylade. Oreste est le jouet de la fatalité aveugle et implacable ; au retour de la prise d'Ilion, après qu'Agamemnon a été assassiné par Clytemnestre, c'est lui qui, poussé par sa sœur Electre, a vengé sur sa mère le meurtre de son père ; poursuivi par les remords, il venait en Tauride dans le but d'immoler Thoas et de mettre fin aux sacrifices qui déshonorent le culte de Diane. Il y trouve la mort, mais il aura encore à se reprocher d'y avoir condamné avec lui son unique ami ; les exhortations de Pylade ne peuvent calmer sa douleur et, dans un air mouvementé, traversé par d'éclatants appels de trompettes, il supplie les dieux de le frapper seul. Pylade, en une mélodie attendrie et bienfaisante, dont la sonorité adoucie et voilée contraste avec le frémissement de l'orchestre dans l'air d'Oreste, s'estime heureux de mourir avec son ami et de n'en point être séparé dans la tombe.

Un ministre du Sanctuaire entre dans le souterrain ; il vient, par ordre de Thoas, séparer les deux captifs et malgré leur désespoir, il emmène avec lui Pylade.

Demeuré seul, Oreste éclate en imprécations contre les dieux et bientôt, épuisé, abattu, retombe dans une sombre torpeur... Le sommeil le gagne : « Le calme, dit-il, rentre dans mon cœur... mais comme pour lui infliger un démenti, les altos l'accompagnent d'un rythme obstiné et sinistre qui soutient les harmonies plaintives des violons et du hautbois. Comme on faisait remarquer à Gluck cette apparente contradiction, le grand tragique répondit : « Oreste s'abuse, le calme ne rentre pas dans son cœur, car il a tué sa mère. »

En effet, tandis qu'Oreste croit pouvoir s'abandonner au sommeil — le sommeil qui répare le tissu de la vie déchiré par le souci, dit Macbeth — un accord imprévu retentit. Les trombones tonnent et soudain une Euménide apparaît, symbole vivant du

remords qui torture le coupable. Oreste s'éveille et, hagard, il voit autour de lui les trois Euménides l'enserrer dans un cercle maudit : un cœur d'esprits infernaux voue le parricide aux vengeances célestes et l'orchestre se déchaîne en une saisissante progression au milieu de laquelle éclate une large gamme des trombones. Oreste, qui répond aux imprécations du chœur par des sanglots entrecoupés, voit surgir un spectre sanglant, l'ombre de sa mère Clytemnestre.

Les apparitions se sont évanouies, mais Oreste croit apercevoir encore sa mère, lorsqu'entre Iphigénie. Cette prêtresse, en qui il ne saurait reconnaître sa sœur mystérieusement enlevée par Diane et dont si jeune il avait reçu les derniers adieux avant le sacrifice, lui semble une nouvelle apparition, tant son visage rappelle celui de Clytemnestre.

Iphigénie éprouve pour le captif qu'elle doit immoler à Diane, une curiosité mêlée d'intérêt ; cet étranger, par un secret pressentiment, la fait songer à Oreste, à ce frère inconnu dont elle craint d'apprendre la mort. Elle interroge le prisonnier. Oreste lui dit le lieu de sa naissance et devant les questions pressantes de la prêtresse lui dévoile les tragiques événements qui suivirent la chute d'Ilion. La scène se déroulant avec une rapidité haletante que toute analyse ralentirait, nous préférons en transcrire les répliques essentielles :

IPHIGÉNIE

Informez-nous du sort d'Agamemnon...

ORESTE

Agamemnon... sous un fer parricide est tombé...

IPHIGÉNIE (*au désespoir*)

Je me meurs !...

ORESTE (*surpris, à part*)

Quelle est donc cette femme ?...

IPHIGÉNIE (*avec anxiété*)

Et quel monstre exécrable

A, sur un roi si grand, osé lever le bras ?...

ORESTE (*hagard*)

Au nom des dieux, ne m'interrogez pas ..

IPHIGÉNIE (*plus pressante*)

Au nom des dieux, parlez...

ORESTE (*hésitant*)

Ce monstre abominable

C'est...

IPHIGÉNIE

Achievez... vous me faites frémir...

ORESTE

Son épouse !...

IPHIGÉNIE

Et des dieux vengeurs la justice suprême
A vu ce crime atroce ?

ORESTE

Elle a su le punir,

Son fils...

IPHIGÉNIE

O ciel !

ORESTE

Il a vengé son père !...

IPHIGÉNIE

Et ce fils, qui du ciel a servi la colère,
Ce fatal instrument des vengances des dieux ?

ORESTE

A rencontré la mort qu'il a longtemps cherchée.
Electre dans Mycène est seule demeurée.

C'en est fait, Iphigénie n'en demande pas plus long à cet étranger qui lui a fait connaître les destinées de sa famille. Elle pleure

surtout la mort d'Oreste, le seul dont elle n'ait point eu à subir les rigueurs, et sa plainte s'élève avec une résignation douloureuse, alternant avec une mélodie pénétrante du hautbois, soutenue par un expressif dessin des violoncelles. Iphigénie rendra du moins les suprêmes honneurs à la mémoire de ce frère qu'elle croit perdu pour elle; les prêtresses célèbrent avec recueillement la funèbre cérémonie, sur un thème pathétique que rehaussent les harmonies graves et voilées des trombones.

Le troisième acte transporte le spectateur dans l'appartement d'Iphigénie. La prêtresse veut sauver au moins un des deux étrangers; une secrète intuition la porte à épargner Oreste, et Iphigénie quitte les deux captifs pour aller préparer l'évasion d'Oreste.

Mais celui-ci, harcelé par le remords, ne peut pas accepter un choix qui condamne Pylade à mourir à sa place, et les deux amis, dans un duo aux répliques entrecoupées, cherchent à se fléchir l'un l'autre; ils unissent un instant leurs voix dans un court ensemble où chacun demande aux dieux de le laisser mourir pour son ami. Devant l'insistance de Pylade, Oreste, saisi d'une soudaine hallucination, croit voir de nouveau les furies se dresser devant lui, et exprime sa terreur dans un récit qu'entrecourent les tragiques accords des trombones. Un air ému de Pylade a peine à calmer son délire, lorsque revient Iphigénie, et ce combat de générosité et de dévouement se poursuit en sa présence. Oreste menace Pylade de se nommer à la prêtresse et de lui faire l'aveu de ses crimes; enfin, s'écrie-t-il, en implorant la pitié d'Iphigénie en faveur de Pylade:

«... Si mon ami
N'échappe pas au sort qu'on lui prépare,
Je vais, m'immolant à vos yeux,
Répandre tout ce sang dont le ciel est avare!... »

Oreste sort et Iphigénie cède: c'est Pylade qui partira, porteur d'un message pour Electre, et lorsque Pylade surpris l'interroge sur les liens qui peuvent l'unir à la sœur d'Oreste demeurée dans Argos, Iphigénie répond: « J'ai respecté votre secret, n'exigez rien de plus. »

L'acte prend fin sur une héroïque invocation de Pylade à l'amitié.

Le quatrième acte a pour théâtre l'intérieur du temple de Diane: le sacrifice va s'accomplir. Iphigénie traduit ses suprêmes hésitations dans un air mouvementé, mais les prêtresses entrent, conduisant la victime à l'autel. Elles invoquent Diane en deux hymnes d'une exquise douceur, et Oreste, entre deux strophes, remercie Iphigénie de l'intérêt qu'elle lui a témoigné par une phrase touchante dont la flûte accentue la mélancolie: Iphigénie va frapper et Oreste simplement, rappelant le sort d'une sœur comme lui jadis immolée, prononce ces paroles attristées: « Ainsi tu périr en Aulide, Iphigénie, ô ma sœur... » A ces mots, le voile se déchire, Iphigénie s'élance dans les bras de son frère.

Le drame alors se précipite; une prêtresse vient annoncer que Thoas impatient, veut, par sa présence, hâter le sacrifice; bientôt, en effet, il survient suivi de ses gardes. Iphigénie tente de l'humaniser en lui avouant la vérité, mais Thoas va immoler de sa main le frère et la sœur, lorsqu'il tombe frappé par Pylade. L'ami d'Oreste a pu rejoindre un groupe de Grecs, échappés à la tempête et accourt à leur tête pour renverser les autels de Thoas.

D'abord immobiles de stupeur, les Scythes vont venger la mort de leur roi et le combat s'engage dans le temple, interrompu seulement par l'apparition de Diane. La déesse met un terme au culte sanglant dont elle est l'objet en Tauride, et Oreste fait connaître à Pylade sa sœur Iphigénie.

Le drame se termine sur un chant d'allégresse entonné par le chœur et que Gluck a tiré de son opéra de *Paris et Hélène*.

H. Mirande.

Concerts et Spectacles

SCALA-BOUFFES

M^{lle} Gicter, dont le succès fut si grand l'hiver dernier dans *la Demoiselle de chez Maxim*, est actuellement à la Scala. Elle créera, demain soir lundi, le principal rôle dans le *Nouveau Vieux Jeu*.

ELDORADO

La Roulotte, dirigée par M. Charton, a débuté jeudi soir et donnera une série de représentations jusqu'au 31 courant. Elle sera remplacée, pendant tout le mois de février, par Polin, qui, la première quinzaine, chantera son joyeux répertoire et, jusqu'à la fin du mois, se révélera comédien accompli dans l'acte écrit spécialement pour lui par Hugues Delorme.

CORRESPONDANCE

De la Côte d'Azur. — L'Opéra de Nice nous a donné ces jours deux reprises avec un réel succès: d'abord *Hérodiade*, dont les répétitions ont eu lieu sous la direction de l'auteur, M. Massenet, lequel a été enchanté de la représentation, surtout de l'interprétation de Salomé par M^{me} Fiérens, de Jean par M. Gibert lequel, soit dit en passant, se fait chaque jour apprécier davantage; l'ensemble des autres rôles masculins a été très bien tenu, nous regrettons de n'en pouvoir dire autant du rôle de *la contralto*, qui ne peut vraiment tenir le répertoire; la preuve en est dans *Lohengrin* repris aujourd'hui et dont le rôle d'Ortrude est confié à notre excellente falcon M^{me} Fiérens, pendant que celui d'Elza sera tenu par M^{me} d'Heilson, première chanteuse légère. M. Gibert jouera celui de Lohengrin, et M. Beyle, baryton de l'Opéra, celui de Telramund, M. Boussa, notre belle basse noble, remplira celui du roi Henri.

CASINO. — Le théâtre du Casino continue ses représentations d'opérettes; il nous donnera ces jours une ou deux représentations de *Cyrano de Bergerac*, avec M. Daragon dans le rôle de Cyrano.

B. C. A.

La Revue du Casino

Le Casino a donné devant une salle comble la première représentation de la revue *Ohé! les gones!*... due à la collaboration de MM. Verdellet et Raoul Cinoh.

Il est superflu de présenter aux lecteurs du *Lyon Artistique* les auteurs de tant de revues pleines d'entrain et d'esprit. Qui ne connaît à Lyon M. Raoul Cinoh, le sympathique et fantaisiste chroniqueur des *Feuilles volantes* du *Lyon Républicain*? Le *Lyon artistique* a la bonne fortune de le compter parmi ses rédacteurs, et ses spirituelles chroniques sont pleinement appréciées de nos lecteurs.

Quant à M. Verdellet, il joint à ses qualités de « revuiste » une rare entente de la scène: on sait avec quel goût exquis il dirigea successivement à Lyon le Casino, le Théâtre-Bellecour et l'Eldorado, créant, avec ce dernier music-hall, une redoutable concurrence aux théâtres municipaux alors exploités par M. Campo-Casso. La féerie, l'opérette, les ballets, le drame à grand spectacle ont fourni à M. Verdellet l'occasion de succès répétés: son expérience du théâtre, l'art avec lequel il sait grouper et faire évoluer les masses, ont valu une légitime réputation à M. Verdellet, qui dirige maintenant avec son autorité ordinaire le Palais de Cristal de Marseille.

MM. Verdellet et Cinoh ont trouvé en M. Auguste Guillet un imprésario fastueux, rompant avec les habitudes parcimonieuses de son prédécesseur. M. Auguste Guillet a monté avec un soin des plus artistiques l'amusante revue de MM. Verdellet et Cinoh; il a prouvé qu'en matière de décors, de costumes et de figuration, il savait faire aussi bien que M. Verdellet lui-même.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable CRÈME SIMON.

Nous préférons céder la parole à nos confrères de la presse quotidienne, qui sont unanimes à constater le grand succès de *Ohé! les gones!*

Le Progrès :

Nous ne pouvons analyser par le menu toutes les scènes de la revue ; bornons-nous à constater que le dialogue est conduit avec bonne humeur, que beaucoup de couplets sont alertement tournés et citons parmi les scènes les plus applaudies la revue des théâtres et des concerts symphoniques, les revendications féministes, le palais de l'or et les jugements de l'année.

M. Guillet a fait exécuter de fort jolis décors qui servent de cadres aux pimpants costumes dessinés par Bianchini et aux évolutions d'une figuration soigneusement réglée par M. Verdellet.

Il convient de mentionner parmi les interprètes, M^{lle} Voisin, une accorte commère, et M. Vasser, un compère plein de rondeur.

Le Lyon-Républicain :

Depuis longtemps les amateurs de café-concert n'avaient vu, sur une de nos scènes, une pièce montée avec ce luxe étourdissant de décors, ce déploiement inouï de costumes, cette recherche d'art et de bon goût.

Ce sont des éloges sans réserves qu'il nous faut adresser à l'artiste distingué qu'est Verdellet, qui a conçu le plan de ces merveilles, et, à ce prestigieux dessinateur qui a nom Bianchini, et dont le pinceau délicat a créé, pour le bonheur de nos yeux, cette infinie variété de costumes aux teintes exquises, aux ingénieux arrangements, aux groupements si bien organisés.

Enfin, c'est à l'intelligente direction de M. A. Guillet que vont ces félicitations, lequel pour son coup d'essai a tenu à s'imposer par un coup de maître.

De la revue elle-même que dire, sinon qu'elle est d'une facture remarquable, bourrée d'esprit, de mots drôles, de scènes heureusement venues, où la satire et la fine critique se donnent libre carrière.

Toutes ces scènes, pleines d'entrain et débordantes de fantaisie, ont eu un énorme effet sur le public, soit dit sans offenser la modestie bien connue de notre collaborateur Cinoh.

L'Express :

La nouvelle revue, qui est l'œuvre de notre aimable et spirituel confrère, M. Raoul Cinoh, mérite d'être classée parmi les meilleures du genre. Tous les faits lyonnais qui, à un titre quelconque, nous ont intéressés au cours de l'année écoulée y sont notés avec exactitude et bonne humeur. Les événements politiques ne pouvaient manquer d'y occuper aussi une large place, mais l'auteur a abordé ce sujet scabreux avec un rare bonheur et une délicatesse de touche que l'on n'est point habitué à trouver chez un revuiste. Il convient de l'en féliciter sans réserves.

Le Salut Public :

C'est au milieu des acclamations que le rideau s'est baissé, et le nom de l'auteur a été salué d'applaudissements unanimes. Succès

mérité s'il en fut ! L'esprit est semé à pleines mains au cours de ces trois actes, et l'on serait tenté presque d'accuser notre aimable confrère de prodigalité, si l'on ne connaissait en cette matière son inépuisable richesse. De la verve, de la finesse, des couplets délicatement tournés, une satire à la fois mordante et légère des événements locaux et politiques de l'année, une profusion de mots bien en situation et d'une drôlerie inimitable : c'est à croire que notre confrère gardait en réserve, pour les Lyonnais, le meilleur de son talent.

Avec de tels éléments nous ne serions pas étonnés que, gardant victorieusement l'affiche, la nouvelle pièce de M. Raoul Cinoh soit véritablement la revue de fin de... l'année.

Le Peuple :

Bianchini, le dessinateur bien connu, a aquarellé les maquettes de costumes qui, exécutées par la maison Millet, de Paris, sont de petits chefs-d'œuvre. Nous ne croyons pas qu'on ait jamais rencontré au café-concert plus de richesse et plus de goût. Ces costumes ont été vite ajustés, point n'a été besoin de garnir les maillots : ces dames les garnissent d'elles-mêmes fort agréablement.

La musique, arrangée par M. Bouveret, possède bien cet entrain endiable, indispensable au mouvement, et souligne à la perfection les couplets spirituels composés par l'auteur, Raoul Cinoh.

La revue du Casino nous paraît destinée à marcher allègrement vers la centième.

S.



COLLOT D'HERBOIS

Directeur du Grand-Théâtre.

Un des conventionnels qui, à cette époque sanglante, jouèrent le rôle le plus néfaste et le plus cruel fut certainement Collot d'Herbois. Lyon eut à souffrir particulièrement de ses frénétiques excès, et ce n'est pas un des faits les moins curieux de notre his-

toire que la présence, à la tête des hordes qui dévastèrent notre ville, d'un homme qui y avait occupé une situation à coup sûr privilégiée, et que ses fonctions avaient dû mettre en rapport avec un grand nombre de ceux dont il fit, quelques années plus tard, abattre les demeures.

Avant de devenir directeur du théâtre que les soins de Soufflot avait édifié, Collot d'Herbois s'y était produit comme acteur.

C'est en 1782 qu'il fit ses débuts à Lyon, après avoir obtenu des succès sur diverses scènes. Sa moralité, si l'on en croit M^{me} Roland, laissait dès ce moment, beaucoup à désirer. « Il avait été condamné, dit-elle, dans ses Mémoires, à un an de prison, pour une vilaine action lorsqu'il courait les tréteaux et pour laquelle plusieurs juges avaient opiné aux galères. »

Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que Collot d'Herbois réussit à se concilier la faveur du public et il faut renoncer



à la légende d'après laquelle le conventionnel se serait montré impitoyable pour venger les insuccès de l'acteur. La « Petite Chronique » nous édifie pleinement à cet égard. Elle dit à la date du 10 mai 1782 : « Collot d'Herbois, nouvel acteur dans les grands rôles comiques, continue à faire plaisir. » Et dans une lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris*, Collot d'Herbois lui-même, prend le titre de « premier acteur du théâtre de Lyon. »

Il était d'ailleurs, assez beau garçon et « doué d'une grande force de poumons », selon l'expression de M^{me} Roland. Cette dernière qualité lui servit dans toute sa carrière, aussi bien au théâtre que dans la politique, car, grâce à elle, il put disputer à Robespierre la prédominance au club des Jacobins, et sa popularité y balança longtemps la sienne.

Déjà, à l'époque qui nous occupe, ses dons naturels lui avaient permis de conquérir une place à part dans la troupe du théâtre de Lyon. Il est

bien difficile de croire, du reste, que l'on aurait gardé longtemps un artiste, à ce point insuffisant, dans une des troupes, nous dit le chroniqueur Mathon de la Cour « les mieux composées qu'il y eût en province, avec un spectacle tous les jours et qui embrassait tous les genres, depuis le grand opéra jusqu'aux pièces des boulevards, depuis la tragédie jusqu'aux ballets-pantomimes, et

des assemblées nombreuses et brillantes. »

Collot d'Herbois tint pendant cinq ans son emploi à la satisfaction générale. En 1788, le directeur du théâtre, un certain Rosambert, qui n'avait pas donné des preuves suffisantes d'habileté et de connaissance artistique fut renvoyé et son remplacement donna lieu à une foule de compétitions.

Collot d'Herbois ne fut pas le dernier à se mettre en avant dans cette circonstance. Il avait, sur ses rivaux, le grand avantage d'être bien vu par la haute société, dans laquelle il avait réussi à se faire admettre par son prestige de bel acteur et son talent à réciter un couplet ou tourner un madrigal. De plus, il était marié et son caractère semblait d'une modération de bon augure dans une place où les difficultés les plus redoutables pouvaient venir d'une nature violente et emportée. Il fut donc choisi de préférence et il s'installa dans un appartement du théâtre avec un appointement de six mille livres et un intérêt sur les bénéfices à venir. Ajoutons qu'ils se faisaient attendre depuis longtemps et que la précédente direction s'était soldée par un assez gros déficit.

Collot d'Herbois a laissé de nombreuses lettres qui nous renseignent exactement sur ses faits et gestes de directeur très ardent et plein d'un zèle louable. Nous avons ainsi un témoignage des difficultés que lui suscitait la mauvaise volonté de certains acteurs, qui refusaient de jouer au dernier moment et contre lesquels Collot était obligé de porter plainte. « Voilà plus d'un mois que chaque jour amène un événement fâcheux, et cela deux mi-

nutes avant de faire l'annonce... », écrivait-il au commandant de la ville, qu'il était obligé de tenir au courant des menus faits du théâtre. Une autre fois, il se plaint d'une de ses actrices, M^{lle} Olier, qui vient de lui envoyer, au moment d'entrer en scène, un billet ainsi conçu : « Je prévins la direction qui m'est impossible de jouer aujourd'hui, étant indisposée des coliques d'estomac et d'un grand mal de tête. On peut être persuadé de la peine que cela me fait. » Dans tous ces conflits, Collot d'Herbois savait faire preuve d'une modération et d'une habileté qui finissaient par triompher des plus récalcitrants. Aussi le duc de Villeroy prisait-il hautement le nouveau directeur, qu'il entourait de sa puissante protection. Le public, d'ailleurs, était dans les meilleurs termes avec Collot d'Herbois, qui apportait dans ses relations avec les spectateurs une aménité et une complaisance très appréciées.

C'est lui qui attribua aux régisseurs les fonctions qu'ils ont gar-

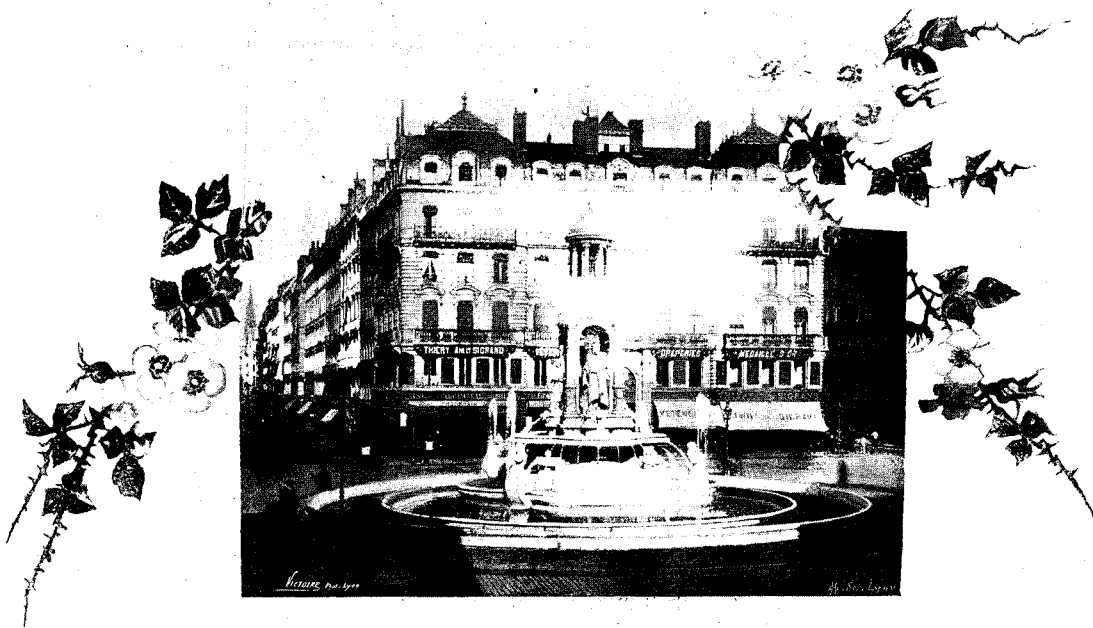
dées depuis, en chargeant le sien de tout ce qui concernait l'intérieur du théâtre. Il avait été contraint de prendre cette décision à la suite d'un conflit avec une actrice, M^{lle} Sainte-Marie, qui, dans un moment de colère, l'avait mis à la porte de sa loge. Collot, estimant que sa dignité aurait souvent à souffrir dans ses rapports avec les actrices, confia au régisseur cette partie de sa tâche.

Dans ce même

ordre d'idées, il obtint du commandant de ville la permission de rédiger deux projets d'ordonnances, qu'il fit mettre immédiatement en vigueur. L'un de ces projets concernait la police intérieure du théâtre, fixait le lever du rideau à cinq heures et demie précises, interdisait l'entrée du spectacle aux enfants, aux chiens et aux domestiques, et réservait l'entrée des coulisses aux parents des acteurs. L'autre s'occupait du répertoire et des représentations et s'adressait surtout aux acteurs, auxquels il était défendu de rien changer à leurs rôles sans la permission expresse du directeur.

Collot d'Herbois s'occupa ensuite d'une réforme importante qu'il roulait depuis longtemps dans son esprit et dont il attendait les meilleurs résultats : la construction d'un quatrième rang de loges. Ce travail fut exécuté par l'architecte Morand, en 1788. Mais l'administration ayant fixé le prix des places à deux livres pour les deuxième loges, à une livre dix sols pour les troisième et une livre pour les quatrième, les recettes, contrairement à ce qu'espérait Collot, ne furent pas notablement augmentées.

Cependant les soirées théâtrales continuaient à être très courues et la troupe s'enrichissait sans cesse de recrues nouvelles. On citait surtout parmi ces dernières, Joly et Dubus, jeunes premiers rôles de comédie, M^{me} d'Ocquerre qui jouait les reines et les mères nobles, et M^{lle} Feuchère les forts premiers rôles et les coquettes. Celle-ci était une élève de Molé, qu'un léger défaut de prononciation empêcha d'entrer à la Comédie-Française, malgré les plus brillantes qualités. Elle arrivait de Stockholm, où



LYON PITTORESQUE. — Place des Jacobins.

pour nous servir de l'expression consacrée, elle avait fait pendant quatre ans les délices de la société de cette ville.

Nous trouvons dans un critique très original de l'époque, Grimod de la Reynière, une appréciation du théâtre de Lyon et de son directeur, qu'il est intéressant de reproduire. Grimod écrivait à un de ses amis : « Afin de contenter tous les goûts, il a donc fallu faire ici marcher de front les trois genres : la déclamation, le chant et la chorégraphie. Ces deux dernières parties du spectacle laissent peu de chose à désirer : la première offre plusieurs sujets remplis de zèle et d'intelligence et auxquels il ne manque que de bons conseils et plus d'encouragements pour développer des talents très réels et faits pour honorer l'art dramatique. Le directeur, M. Collot d'Herbois, est votre ami ; ce mot renferme son éloge et me dispense de vous répéter combien il est fait pour être celui de tous les gens de lettres, par les qualités de son cœur et de son esprit. »

Collot d'Herbois continua ses fonctions de directeur jusqu'en 1789. Les difficultés étaient toujours aussi grandes, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses lettres au commandant de ville ; d'ailleurs, le public, préoccupé des événements politiques, ne prêtait plus qu'une médiocre attention aux spectacles les plus attrayants. Collot d'Herbois profita de ce que l'on venait de faire cession du privilège des spectacles à un sieur Fages, pour se retirer et quitter la France. Il se rendit à Genève, où il fut, pendant quelque temps, directeur de la troupe de cette ville.

Les contemporains ont porté des jugements très divers sur la valeur réelle de Collot d'Herbois. M^{me} Rolland, que nous avons déjà citée, dit de lui : « Une grande force de poumons, le jeu d'un farceur, l'intrigue d'un fripon, les écarts d'une mauvaise tête et l'effronterie de l'ignorance, tels furent ses moyens de succès dans les clubs. » Il faut rapprocher, pour être juste, cet autre portrait de Collot, tracé par Fréron, un de ses amis politiques : « Collot d'Herbois avait apporté à l'Assemblée un esprit orné par la littérature. L'art de la déclamation, cette partie si importante de l'éloquence, n'avait point été tout à fait étranger à ses précédentes études. Une physionomie un peu sauvage, une encolure forte et vigoureuse, un organe imposant quoiqu'un peu voilé, une diction théâtrale, des pensées tantôt énergiques, tantôt ingénieuses, une facilité d'improviser parfois très oratoire, le talent d'intéresser le cœur et d'échauffer le sentiment, d'attribuer avec art à des causes morales des résultats purement physiques, de verser dans les âmes une sorte d'onction douce et pénétrante, lui avaient souvent attiré les applaudissements à la Convention et surtout aux Jacobins. »

L'impartiale histoire s'est prononcée sur le rôle politique de Collot d'Herbois et sur les forfaits qu'il a commis après la prise de Lyon. Nous n'avons pas à y revenir ; nous nous sommes contentés de retracer un des épisodes, les plus intéressants pour notre cité, de la vie agitée de ce personnage qui, après avoir été le protégé du duc de Villeroy, devait un jour présider à la chute de Robespierre.

Henri Rojeas.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



LES CONCERTS

Concerts Symphoniques.

La deuxième séance de l'Association symphonique a été donnée dimanche, à la Scala, devant une salle archi-comble.

Le programme, très intéressant, a été exécuté avec beaucoup de nuances et de soin par l'excellent orchestre de MM. Jemain et Mirande, dont les progrès sont chaque jour plus sensibles.

La symphonie en *ré mineur* de Schumann ouvrait le programme ; C'est une œuvre inégale, mais émouvante et sincère.

Les amples développements ne sont pas le fait de ce musicien exquis, qui a signé d'innombrables petits chefs-d'œuvre, mais qui, dans les vastes conceptions, ne sait pas s'abstenir des remplissages et du ressassage des formules oiseuses. L'instrumentation aussi est parfois lourde et pâteuse : on n'y retrouve plus la limpidité lumineuse et la solidité sobre des grands classiques allemands, et d'autre part, cet orchestre chargé n'égale pas en coloris, en variété et en richesse de timbres la moderne polyphonie de Berlioz ou de Wagner.

M. Jemain a dirigé avec beaucoup de sûreté cette œuvre intéressante entre toutes, dont M. Faudray a délicatement détaillé le solo de violon.

Un même numéro réunissait le Prélude de la *Création* et celui de *Fervaal* : les subtiles harmonies et les chatoyantes sonorités abondent dans le Prélude de M. d'Indy, que M. Jemain a su mettre en pleine valeur et dont les ingénieux détails font oublier les idées un peu flottantes et indécises.

Pour le Prélude de la *Création*, c'est une page d'une souveraine maîtrise, puissante et large, que l'orchestre, dirigé par M. Mirandé, a jouée avec beaucoup de soin.

On ne peut que louer aussi la fine exécution que M. Mirandé a donnée de la Marche des *Ruines d'Athènes*, ainsi que son interprétation fougueuse et mouvementée des Danses hongroises de Brahms.

Le soliste de la séance était M. Jean ten Have, le fils du professeur bien connu. M. Jean ten Have est un violoniste au jeu élégant et un peu froid qui s'est fait applaudir dans le concerto en *ré* de Max Bruch, la romance en *fa* de Beethoven et le caprice de Guiraud.

Concert des Chanteurs de Saint-Gervais.

La Société de la Croix-Rouge française a donné aux Folies-Bergère un concert de charité avec le concours des Chanteurs de Saint-Gervais, la célèbre phalange chorale de M. Bordes, que les Concerts symphoniques ont fait connaître à Lyon l'an dernier.

Les organisateurs s'étaient assuré le concours de M^{me} F..., un amateur dont le talent tout à fait supérieur nous fut révélé aussi pendant la précédente saison, lors des auditions des concerts symphoniques.

Nous apprécions en M^{me} F... une voix d'une exquise fraîcheur ainsi que des qualités de style qui seraient enviées par nombre de professionnels au mérite éprouvé. Permettons-nous de regretter le choix des morceaux de M^{me} F... qui s'est porté sur deux mélodies de Schumann et une ariette de Gluck, trop intimes pour une aussi vaste salle que les Folies-Bergère et sur l'air du *Freyschütz*.

Ce dernier morceau n'exige pas seulement l'irréprochable méthode dont a fait preuve M^{me} F..., il demande en outre de la passion et de la chaleur. Enfin, et c'est là le point principal, une artiste risque de se compromettre gravement en chantant, avec un très médiocre accompagnement de piano, un morceau que doivent impérieusement soutenir les sonorités d'un orchestre.

Les Chanteurs de Saint-Gervais n'étaient heureusement pas tributaires d'un accompagnateur, — c'est M. Fleuret qui tenait le piano, — ils ont nuancé avec une imperturbable justesse l'admirable *Sanctus* de la Messe du Pape Marcel de Palestrina.

Un tel exemple est à proposer à tous les maîtres de chapelle et organistes : quand donc serons-nous délivrés des œuvres insipides qui forment le répertoire de nos maîtrises ?...

Ce n'est pas à M. Lefébure-Wély ni même à Gounod qu'il faut demander les grandes œuvres chorales, qu'elles soient écrites *a cappella* ou renforcées par un orgue ou un orchestre, mais bien aux maîtres de l'art religieux, Palestrina, Bach, Hændel, Mozart, Beethoven, et, parmi les modernes, Chérubini, Franck et Saint-Saëns.

La mine est assez riche : il suffit d'en extraire les inépuisables trésors qu'elle recèle.

Marcel Guy.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Dames, 8, rue Lafont.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

C'est le succès du fou rire aux Célestins depuis mercredi dernier jour, où devant une salle comble, à un strapontin près, la troupe que nous connaissons interpréta *Coralie et C^o* le désopilant vaudeville de MM. Hennequin et Valabrègue. De l'hilarité du premier mot au dernier, de l'action vive autant que truquée d'une scène à l'autre et enfin une interprétation qui va auréoler le talent de M. Coradin et de M^{me} Billon.

Rechercher la puissance de cette pièce serait de l'aberration. Les auteurs n'ont pas voulu écrire le *Torrent*, ils ont voulu par une série de scènes drôlatiques, par un enchevêtrement à l'infini de quiproquos poussés à l'excès nous faire revivre durant trois heures nos bonnes vieilles gauloises avec l'esprit de Labiche et tout l'à-propos du jour. Des mots glissés à l'improviste, lancés tantôt par l'un tantôt par l'autre, jusqu'à tante Laure qui compare Paris à Lutèce... Borgia ! émaillent le piquant vaudeville et les rires fusent des fauteuils aux galeries, du côté galerie au côté jardin.

La maison Coralie and C^o est le refuge d'amours évidemment coupables mais auxquelles nous sommes habitués depuis que le monde est monde et l'on ne peut s'en formaliser outre mesure. En tout cas cette maison sauve les apparences de façon parfaite et son truc est ingénieux. Entrez-vous à l'improviste, pour surprendre votre femme, la concierge, très dix-neuvième siècle, presse un bouton et un coucou prévient votre épouse qu'elle va être surprise. Celle-ci, avertie, n'a plus à son tour qu'à actionner un nouveau bouton et crac la chambre en désordre se transforme en salon de couturières : lit, table et cuvette disparaissent et il ne reste plus à la place que des mannequins pour essayage.

De ce truc fort bien combiné découlent toutes les situations. La tante Laure (M^{me} Billon) revêche, capricieuse, méchante et vieille fille, découvre la maison Coralie et l'imbroglio commence, mené avec entrain et jovialité, jusqu'au moment où naturellement tout s'arrange, tout se découvre, tout se raccommode pour la plus grande joie des moralistes et des maris volages.

A côté de M. Coradin et de M^{me} Billon nous devons nos applaudissements à MM. Narball, Perret et Cousin, ainsi qu'à M^{mes} Peugeot et Darthenay.

Théo Dureuil.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Messieurs, 8, rue Lafont.



Echos et Nouvelles

M^{me} Tastet, légataire universelle de Félicien David, vient d'offrir à la bibliothèque de l'Opéra les parties d'orchestre de plusieurs ouvrages du maître, symphonies, oratorios, etc. Ce matériel d'exécution est d'autant plus précieux qu'il a servi à Félicien David lui-même pour les concerts qu'il dirigeait en France et à l'étranger ; maintes pages sont écrites par lui ou contiennent des corrections ou annotations de sa main.

Lundi dernier est mort à Paris un artiste, M. Charles de Sivry, qui, depuis une quinzaine d'années, s'était fait comme une sorte de réputation spéciale en accompagnant, soit au défunt Chat-Noir, soit dans les cabarets montmartrois, les « poètes » qui débitaient leurs chansons aux snobs venus pour les admirer. Mais Charles de Sivry, à cette époque, n'était déjà plus un enfant. Il avait été, vers 1872, chef d'orchestre des anciens Délassements-Comiques, puis des Folies-Marigny, et il avait écrit pour ces deux théâtres quelques petites pochades musicales, *le Rhinocéros et son enfant* (1874), *De Chrysocale* (1874), *Jolicœur* (1877), *Tous gentilshommes* (1877). En

1878, il faisait exécuter au Trocadéro, pour une fête franc-maçonnique, une sorte de poème symphonique intitulé *la Légende d'Hiram*. Il s'était aussi essayé à la critique musicale dans de petites feuilles.

M. Jules Vasseur, organiste à Versailles et à l'école de Saint-Cyr, professeur au collège Stanislas et à l'école Bossuet, est mort ces jours derniers à Versailles. Il était le frère aîné de M. Léon Vasseur, le compositeur bien connu.

Le baryton Fritz Planck, dont nous avons annoncé le déplorable accident à l'Opéra de Carlsruhe, — il était tombé dans une trappe laissée ouverte pendant une répétition — a succombé aux lésions internes qu'il a subies à cette occasion. Il était Autrichien de naissance et élève du Conservatoire de Vienne ; sa grande réputation date de 1884, époque où il débuta à Bayreuth. Planck y a chanté souvent et avec beaucoup de succès les rôles de Wotan, Hans Sachs, Kurwenal, Titirel et Klingsor.

De Milan on annonce la mort d'un compositeur, M. Alessandro Andreoli, à qui l'on doit la musique de quelques ballets, entre autres *la Fata d'oro* et *la Moda*.

Le jury de classement des partitions présentées au concours ouvert par la ville de Paris en 1897-1899 pour la composition d'une œuvre musicale avec soli, chœurs et orchestre, sous la forme symphonique ou dramatique, est définitivement composé ainsi qu'il suit : Le préfet de la Seine, président ; MM. Paul Vidal, Paul Hillemacher, Samuel Rousseau, Georges Hue, désignés par les concurrents ; MM. Caron, Chautard, Hattat, John Labusquière, Louis Mill, Bruneau, Jules Claretie, Chapuis, Widor, désignés par le conseil municipal ; MM. Despaty, Lavignac, R. Brown, inspecteur, chef du service des beaux-arts, représentant l'administration.

Bruits malveillants. — Des concurrents peu scrupuleux font courir le bruit de fermeture prochaine d'un des plus anciens établissements de la ville et exploité par la société Grüber.

Il n'y a rien de fondé dans tous ces bruits que la société Grüber nous prie de démentir, elle a encore un long bail dont elle entend user. Ajoutons que le succès de cet établissement ne se dément pas.

M. Siegfried Wagner est arrivé à Rome pour passer quelques mois dans la ville si chère à son grand-père Liszt et y terminer son nouvel opéra. On apprend que le jeune compositeur traite dans cette œuvre l'histoire du malheureux Conradin de Hohenstaufen, dernier rejeton de cette illustre famille, qui paya de sa jeune vie la tentative de s'emparer du royaume de Naples, et qui fut décapité, à l'âge de seize ans, à Naples, où on voit encore son tombeau. La triste histoire de Conradin a été si souvent exploitée en Allemagne, par les écrivains dramatiques, qu'on s'étonne que l'auteur de *Barenhæuter* s'y soit attaqué une fois de plus.

Les souvenirs sur la Piccolomini continuent à occuper les journaux italiens. En voici un qui est curieux. C'est une lettre... politique qui lui était adressée par le fameux agitateur Mazzini et qui peint bien le caractère de ce conspirateur indomptable, qui était avant tout un grand patriote. Voici le texte de cette lettre :

Signora,

Vous désirez deux mots de moi. Votre désir m'honore, et je vous écris l'âme reconnaissante. Je voudrais, au lieu de vous écrire, pouvoir vous serrer la main. Je ne vous dis pas « aimez la Patrie », parce que je sais que vous l'aimez. Mais je vous dis : employez l'influence que vous devez exercer pour que les autres l'aiment. Blâmez vigoureusement les Italiens qui vous sont ou vous seront proches de tolérer la présence de l'étranger dans notre maison, d'accepter, indifférents et pensant à autre chose, la honte de *pouvoir* conquérir la terre que Dieu leur a départie et de ne point le faire. Le reproche devient efficace de la part d'une femme telle que vous. Poussez-les, sinon à la foi dans le devoir, du moins à l'orgueil italien. Un peuple de 22 millions d'habitants qui bavarde de liberté et ne s'occupe point des baïonnettes autrichiennes qui tiennent la Vénétie ni des baïonnettes françaises qui tiennent Rome, est un peuple déshonoré.

Adieu, signora, croyez-moi votre admirateur et frère.

GIUSEPPE MAZZINI.

En traduisant cette lettre d'après la *Nazione*, de Florence, nous ne croyons pas inutile de faire remarquer que Mazzini était loin d'être étranger à l'art musical. Au nombre de ses œuvres littéraires se trouve, entre autres, une *Philosophie de la musique* dont certains font grand cas.

~ M. Franz Schalk, chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin, a été engagé en cette qualité à l'Opéra de Vienne, où il entrera en fonctions le 1^{er} mai prochain. Cet engagement aurait été décidé à Noël, à l'occasion d'une visite que M. Schalk a faite à M. Mahler, directeur de l'Opéra de Vienne. Les journaux de cette ville ne parlent pas encore de cet engagement, ce qui ne prouve nullement que la nouvelle soit inexacte, car il s'agissait d'abord d'obtenir la résiliation du contrat qui lie M. Schalk à Berlin. Or, le comte Hochberg, surintendant général des théâtres royaux, aurait déjà accordé cette résiliation à M. Schalk à partir du 1^{er} mai prochain, avec un congé pendant tout le mois de février pour remplacer M. Mahler, qui doit se rendre à cette époque à Saint-Petersbourg.

~ Une lettre de Vienne nous annonce que M^{lle} Renard, la créatrice de *Werther*, quitte à la fin de ce mois l'Opéra Impérial, auquel elle appartient depuis 1888, pour se marier avec un membre de la haute noblesse.

~ Le compositeur Ignace Brüll est en train de terminer la partition d'un nouvel opéra romantique intitulé *le Maître des Montagnes*. Le sujet est tiré d'une vieille légende allemande.

~ Nous avons déjà annoncé la construction d'un théâtre wagnérien à Munich. Voici qu'on forme à Berlin un projet analogue. Le nouveau théâtre wagnérien, dont la construction suivra le modèle de Bayreuth, fera partie des théâtres royaux, et ce seront les artistes de l'Opéra Royal qui y joueront les œuvres de Wagner et les opéras dits classiques, c'est-à-dire de Gluck, Mozart, Beethoven et Berlioz. Il s'élèvera dans le quartier élégant de Postdam et doit être terminé dans deux ans. A la fin de 1901 on fermera l'ancien Opéra Royal, pour le démolir et le reconstruire sur le même emplacement. Ce nouvel Opéra sera destiné à l'opéra-comique d'abord, et aux autres opéras qui ne seront pas jugés dignes du théâtre wagnérien; on y jouera aussi quelquefois des drames classiques exigeant une mise en scène considérable. Après la construction du nouvel Opéra, Berlin comptera quatre théâtres royaux.

~ Un journal de Berlin annonce qu'un éditeur de musique de cette ville aurait retrouvé, parmi quelques vieilles paperasses, deux partitions d'opérettes autographes et inédites de M. Milloecker. Le compositeur les aurait envoyées, il y a vingt ans, à l'éditeur berlinois en vue de leur publication, mais celui-ci n'aurait pas donné de réponse et les partitions furent oubliées chez lui. La chose n'est pas impossible, mais peu probable. On ne tardera pas d'ailleurs à être fixé là-dessus, car les héritiers de M. Milloecker auraient l'intention de jouer ces opérettes.

~ On a exécuté pour la première fois, à Munich, un nouveau *Mystère de Noël*, paroles et musique de Philippe Wolfrum, directeur de musique à l'Université de Heidelberg. La nouvelle œuvre a remporté un grand succès.

~ M. Weingartner, le célèbre chef d'orchestre qui fait une tournée artistique avec l'orchestre Kaim, de Munich, s'est affaîssé, à Mayence, pendant qu'il dirigeait un concert et a dû être porté hors de la salle; on a rendu l'argent au public consterné. M. Weingartner, qui faisait jouer son orchestre tous les soirs dans une ville différente, s'était surmené par ce travail et par les fatigues d'un voyage incessant en plein hiver. Il aura besoin de quelque temps de repos.

~ On prépare à Aix-la-Chapelle, pour l'époque des fêtes de la Pentecôte, un grand festival musical dont la direction est confiée au jeune chef d'orchestre Richard Strauss. Entre autres œuvres qui seront exécutées à ce festival on signale déjà le *Christus* de Liszt, la Symphonie avec chœurs de Beethoven, ainsi que des fragments importants de *Siegfried*, composition nouvelle de M. Richard Strauss.

~ L'opéra de Lortzing, *Casanova*, qu'on n'a pas joué depuis cinquante ans, a été repris avec succès au théâtre municipal de Leipzig.

~ Un M. Maurice Wirth, à Leipzig, trouve insuffisante la mise en scène de l'*Or du Rhin*, telle que le maître l'a établie à Bayreuth, et a écrit une brochure sous le titre: *Quel est le véritable Or du Rhin de R. Wagner*, pour expliquer ses idées sur la mise en scène de cette pièce lyrique. Ceci est déjà assez étonnant, mais ce qui dépasse l'imagination, c'est que M. Wirth a trouvé des partisans qui

Vêtements de Cérémonie



ont constitué une « société Or-du-Rhin », pour réaliser les idées exposées dans la brochure. Ainsi l'on trouve partout des gens qui veulent être plus royalistes que le roi. Ces messieurs de Leipzig feraient mieux de s'occuper de la statue de Richard Wagner, que sa ville natale doit toujours au maître, et de laisser l'*Or du Rhin* briller à Bayreuth avec l'éclat que Wagner a trouvé suffisant.

~ Un comité s'est formé à Halle-sur-la-Saale, pour ériger un monument en l'honneur du célèbre compositeur Robert Franz, qui a dirigé pendant de longues années l'orphéon (*Singacademie*) de cette ville.

~ Le théâtre allemand de Prague a joué avec un certain succès un nouveau drame lyrique en un acte intitulé *la Dame de Longford*, paroles de sir Augustus Harris, musique de M. Léonard Bach. Le compositeur a été un des élèves favoris de Liszt.

~ On écrit de Milan que toutes les difficultés étant aplanies relativement à l'exécution du projet qui consiste à transformer en une salle de concert l'ancienne église de Santa Maria della Pace (pour l'exécution des oratorios de don Lorenzo Perosi), on va constituer promptement la société anonyme « Salle Perosi, à Santa Maria della Pace », au capital social de 250,000 francs, formé par 2,500 actions de 100 francs chacune.

~ Le Conseil communal de Bruxelles va choisir prochainement les directeurs du théâtre de la Monnaie. Deux candidatures sont en présence: d'une part, celle du hautboïste Guidé, associé à M. Kufferath, le musicographe bien connu; d'autre part, M. Seguin, le distingué baryton, qui se présente avec notre ancien directeur, M. Vizentini, actuellement directeur de la scène à l'Opéra-Comique.

NOS GRAVURES :

Nous donnons le portrait de M. BAUER, le peintre lyonnais bien connu, président actif de la Société des Beaux-Arts, et celui de M^{me} LÉAWINGTON, qui occupa au Grand-Théâtre l'emploi de contralto, voilà vingt-cinq ans environ. M^{me} LÉAWINGTON possédait une voix superbe et a laissé les meilleurs souvenirs chez les anciens habitués de notre Grand-Théâtre.

Le Gérant : GOJON.